

Zeitschrift: Bildungsforschung und Bildungspraxis : schweizerische Zeitschrift für Erziehungswissenschaft = Éducation et recherche : revue suisse des sciences de l'éducation = Educazione e ricerca : rivista svizzera di scienze dell'educazione

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Bildungsforschung

Band: 19 (1997)

Heft: 2

Artikel: La vie en histoire(s)

Autor: Belkaïd, Malika

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-786177>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La vie en histoire(s)

Malika Belkaïd

L'écriture de l'histoire des femmes rencontre des difficultés de tous ordres parmi lesquelles la constitution de corpus documentaires pour asseoir les travaux de recherche. Pour l'historien, le document est un matériau de base sans lequel la construction d'une argumentation et d'une interprétation fiables du passé serait impossible. La méthode biographique et les explorations à l'aide des histoires de vie ouvrent un champ historiographique riche d'indices et d'indicateurs pour l'écriture de l'histoire. La contribution des récits de vie à l'histoire des femmes et de leur éducation est abordée ici avec les spécificités de la parole directe, du discours oral retranscrit et des réflexions sur le travail d'analyse de ce matériau particulier. Des pistes de recherche en histoire éducative des femmes sont également suggérées en guise de perspectives pour des recherches futures.

Histoire et histoire des femmes

A l'instant où l'expression *histoire des femmes* vient en pensée, surgit avec elle la redoutable question que Michèle Perrot a rendue célèbre : est-elle possible ? [f1] Elle semble pourtant se faire bon an mal an, les nombreuses études sur les femmes, à vocation plus ou moins historienne, y apportant une preuve. Pourquoi dès lors la persistance de la question ? Au départ, l'objet ou le sujet «femmes» s'isole certes difficilement, tant ses acteurs sont liés à la seconde catégorie des humains que sont les hommes : raisonnement que l'on pourrait qualifier rapidement de simpliste. Mais surtout les rapports – de force ou autres – et les relations inclus dans cette cohabitation rendent un travail d'histoire cantonné dans sa sphère féminine quasiment impossible. Voici

donc repérée l'une des impossibilités suggérées par la question de départ. Disons alors que cette impossibilité serait elle-même un objet qui mériterait d'être investi par diverses disciplines des sciences humaines et par l'histoire en particulier.

Un autre obstacle, plus terre à terre, pour faire l'histoire des femmes, peut se situer dans l'absence de matériaux pour effectuer un travail d'historiens dans les règles de l'art. Dans ce champ comme dans d'autres, devant l'impossibilité de demander aux acteurs directement ce qu'il en est de leurs expériences, de leurs participations, de leurs pensées et appréciations, l'historien en est réduit à poser des questions à propos de lui, à interroger les vestiges du passé qu'il a pu récolter ou consulter. Face aux lacunes, le chercheur court le risque de se laisser aller à imaginer ; l'horreur du vide ou du silence peut conduire à l'invention et au remplissage. Ce vertige n'épargne pas l'histoire. Celle des femmes par ses béances, sa désolation plus qu'une autre. Des fantômes surgissent pour peupler le désert, spectres des projections de ce que l'on sait et de ce que l'on est, de ce que l'on craint et de ce que l'on espère, pour colmater les absences ou les désertions. Un constat récent a été fait que «de l'Antiquité à nos jours, la faiblesse des informations concrètes et circonstanciées contraste avec la surabondance des images et des discours. Les femmes sont représentées avant que d'être décrites ou racontées, bien avant qu'elles ne parlent elles-mêmes.» (Duby & Perrot 1990).

Marie-Madeleine Compère dans ses réflexions sur la méthodologie de l'histoire convient que le document doit exister et cette condition de départ pour permettre l'œuvre historienne est complétée par l'appel à la diversification des dossiers d'investigation qui composent le corpus. Le document sur les femmes oppose une résistance tenace à l'enquêteur : par sa rareté dans les archives tout d'abord. Pour l'histoire de l'éducation, Compère le constate : «Il faut souligner que les difficultés documentaires sont le lot commun des historiens de l'enseignement féminin.» (1995: 265) Ici de nouveau, on pourrait traquer ce soupçon d'impossibilité d'une histoire des femmes : la difficulté réside à n'en pas douter dans le constat que leur mémoire n'est pas – ou si peu – conservée dans les archives ; mais est-elle seulement archivable ? Une parole non reconnue, une parole oblitérée, une parole qui se retient, peut-elle laisser des traces ; où ; sous quelle forme, quelle distortion ? Il semblerait aujourd'hui encore que des témoignages du féminin restent à trouver, des objets d'investigation nouveaux à inventer, à accepter, à valoriser.

Ensuite, quand le document existe, il peut intriguer, dérouter. Son hermétisme serait parfois imputable au regard fixe de l'investigateur, désorienté à force d'orientation unilatérale, idéologique ou méthodologique. Est-il possible d'écrire l'histoire, d'argumenter, de voir des cohérences et de proposer des explications dans l'aveuglement, l'éblouissement de la certitude, l'ignorance de ses préjugés et de sa posture non questionnée ? Le recours exclusif aux archives n'est déjà pas le bon réflexe pour maintes recherches en histoire,

quelle que soit son champ et son lieu. Pour une histoire des femmes comme pour toute autre, mais pour elle peut-être davantage, sont requises la disponibilité intellectuelle, l'ouverture et le courage méthodologique pour en finir avec les intimidations paralysantes.

Les histoires de vie en histoire

C'est souvent dans le souci de créer le document absent que l'histoire de vie a été investiguée comme support à un travail d'histoire ; et dans celui de l'usage particulier que l'on peut en faire pour une histoire des femmes, dans un même souffle. Les histoires de vie sont une voie, encore timidement empruntée (cf. Belkaid 1996) pour entendre ces «voix qui nous viennent du passé» (Joutard 1983), ici celles des femmes. Le récit d'une vie est un document autant par la forme que par le fond. Il porte la trace du temps, du lieu, de la personne qui le compose, du moment de son énonciation, des divers éléments du contexte dans lequel il s'inscrit. Forme et contenu historiques, et participe tout autant de cette historicité le destinataire – l'informé, l'enquêteur, le récepteur, le narrataire, selon la terminologie adoptée. Le contenu de l'histoire de vie est enfermé dans un contenant, tous deux significatifs d'un témoignage au féminin. Par exemple, le discours déroulé pour dire son parcours expérientiel peut refléter une absence de prise de conscience des tenants et des aboutissants politiques de la situation vécue. Il arrive aussi que l'acte de dire sa vie donne le jour à la construction d'une connaissance de soi, sur soi, dans la parole et l'élaboration d'un récit cohérent, dans la relecture du récit retranscrit et à travers des compléments qui peuvent s'y greffer dans l'après-coup. Pour des narratrices, l'intériorisation de la soumission peut se dévoiler pendant le processus de la narration : en contant le temps de la soumission vécue qui dans le passé fut inaperçue ou camouflée, en essayant de se replacer dans le rôle de soi-même au passé, souvent avec un brin d'ironie, d'humour ou de compassion.

Tout document est une réponse. La question qui lui est posée n'est pas toujours évidente, certes. C'est justement la tâche de l'historien de le soumettre aux questions. L'histoire de vie, également, est une réponse. Parfois très longue. Même libre, dépouillé de l'intervention extérieure inquisitoire, le récit d'une existence au monde rend raison. L'absence de questionnaire ne saurait signifier une absence de questionnement. La narration d'une vie fait faire les questions et les réponses par le fait même qu'elle est une adresse, qu'elle va vers un ou plusieurs auditeurs, un ou plusieurs lecteurs. Elle est donc pré-destinée. Les questions, si elles ne sont pas formulées dans l'explicite, sont devinées, supposées, imaginées, parfois espérées. Elles peuvent découler ou se déduire de la sollicitation à l'entrée de l'échange et de divers éléments spécifiques à la demande et au scénario mis en place pour le recueil du récit. La réponse ainsi proposée est la réponse de l'historienne de soi à ces questions plus ou moins fantasmées ou projetées. Tout en veillant à la cohérence du portrait bâti et au continuum événementiel et réflexif élaboré

au fur et à mesure. Il y a là une contribution à sa propre histoire. Et au-delà ou en parallèle, l'histoire de vie peut s'avérer une contribution à la constitution progressive de la mémoire d'un groupe jusque-là muet. Les historiens et historiennes de métier feront alors leur travail de découpage, de recouplement, de confrontation et croisements divers, d'analyse et de reconstruction au gré de leurs argumentations particulières. Mais ils opéreront à partir d'un discours direct et, nous le répétons, ce discours lui-même est matériau d'investigation historique. Prenons un seul exemple pour une catégorie d'acteurs où les femmes sont bien représentées : des instituteurs du début du siècle avaient leur mot à dire. Une fois dit et même écrit, on s'aperçut que le mot n'était pas exactement celui que l'on avait coutume de leur prêter par contumace (Ozouf 1994).

Parler des histoires de vie, c'est s'inscrire dans une double appartenance : les sources orales et les discours sur soi. La transcription peut être l'œuvre du narrataire, de l'interlocuteur ou d'un simple préposé à la mise sur papier du récit enregistré. Pour bien des personnes, par exemple pour la travailleuse qui ne sait pas écrire ou n'en a point l'envie ou le loisir, l'histoire de vie permet de constituer des documents irremplaçables. Les grandes enquêtes dans le mouvement de la *Oral History* anglo-saxonne y ont fait des moissons intéressantes. Des histoires de vie de femmes sont désormais des sources d'informations jugées pertinentes pour des explorations diverses, sociologiques, anthropologiques et historiques : à titre d'exemple, *Les Enfants de Sanchez*, *Tante Suzanne*, *Mémé Santerre*, *Marie-Michèle*. Parfois fortement romancées : *Je vis* de Leïla Baalbaki, *Histoire de ma vie* de Amrouche, *Une soupe aux herbes sauvages* d'Emilie Carles.

Dans certains cas où les documents viennent à manquer ou quand le témoignage direct est souhaité et possible, des histoires de vie sont demandées aux témoins consentants pour illustrer une recherche dont l'objet est parfois déjà ébauché. Le fait de susciter les récits, de travailler sur du matériau construit a posteriori, de ne pas le trouver inscrit en catimini dans l'intimité d'un cahier personnel et souvent secret ou miraculeusement conservé dans quelque archive consultable peut paraître une infidélité aux sacrosaintes règles de l'historiographie. Pour ne pas être soupçonné de désinvolture irrévérencieuse, le chercheur doit prendre en ligne de compte les caractéristiques du document ainsi obtenu par sollicitation. Le document porte la marque de ses conditions de production. Ces dernières sont un élément qui doit être analysé pour discerner ses particularités, avantages ou dangers et en prévoir les conséquences sur la fabrication de l'histoire en cours. Le contenant et le contenu doivent passer par le crible de l'intention de l'historien et de la manipulation qu'il désire en faire.

Le récit de vie spontané, surtout dans ses retours sur l'enfance, utilise largement l'hypotypose, ce stratagème rhétorique pour faire resurgir l'atmosphère d'alors afin de donner l'impression au lecteur de s'y (re)trouver lui aussi. Cette fascination pour le détail, la description minutieuse, entrave les efforts de distanciation du chercheur et donne du fil à retordre au moment de l'analyse du contenu. Le travail sur plusieurs histoires de vie, leur regroupe-

ment, leur mise en parallèle ou en superposition nécessite un travail intense et la méthode n'est pas de tout repos. La difficulté a été soulignée par ceux qui s'y sont confrontés : «L'histoire de vie met en évidence la complexité, les ambiguïtés et même les contradictions entre le sujet et le monde [...]. Ainsi l'approche par les histoires de vie doit être vue comme un outil méthodologique donnant accès à un corpus d'informations qui est plus détaillé, plus éclairant, mais aussi bien plus compliqué à analyser que celui obtenu à partir d'autres approches.» (Chanfrault-Ducret 1991).

Les histoires se racontent et s'écrivent

L'écriture est le véhicule de l'historien et de bien d'autres chercheurs. Du romancier aussi. Aucun ne peut échapper au relativisme qu'entraîne ce médium. Comme ses compagnons en écriture, l'historien élabore et restitue son travail en écrivant ; il procède à des balisages, à des découpages, à des constructions de scénarios qu'il enveloppe dans ses mots et son style. Il monte une intrigue, lui assigne un départ et une destination, voire une destinée. Les procédés narratifs requis par son entreprise historique varient selon son objectif, conscient ou inconscient. Il met en forme un message qui est bien le sien et son discours sur le passé plus ou moins proche contribue à l'élaboration d'une vérité relative souvent dans une posture de restitution de quelque chose de définitif.

A un niveau plus singulier, l'histoire de vie procède aussi au repérage de causes et d'effets ; parfois le narrateur hiérarchise les éléments de son vécu. Il raconte et ce faisant, il classe, il explique, il argumente. Le récit présente une cohérence et une cohésion des éléments qui l'alimentent. Une logique, parfois en filigrane, ficelle les indices sélectionnés, les jalons de la thèse sous-jacente. Les points de vue avancés peuvent différer de ceux de l'historien qui utilisera le matériau dans un second moment, ils n'en ont pas moins valeur de témoignage et d'indicateurs pour soutenir une analyse postérieure. Ces velléités d'ordre ne sont pourtant pas la vertu première des histoires de vie, loin de là. L'histoire de vie est le lieu du complexe et du foisonnement. Arlette Farge a bien connu les effets de l'irruption de la parole dans le travail d'exploration du passé : «Le surgissement de la trace orale dans les documents historiques provoque souvent de la surprise et du désordre dans l'esprit de l'historien, car l'ordre des mots n'est pas forcément du côté de la linéarité et de la structure lisse. Quelque chose se déplace du côté du décalage, de la rupture, qui oblige à complexifier le récit historique ou à lui rendre une certaine aspérité, visible et interprétable. [...] Il est une première tâche qui consiste à décliner à la fois le pluriel des itinéraires et le singulier des ressemblances.» (1997: 73)

La façon de concevoir ses relations avec autrui a des incidences sur l'écriture de l'histoire. De manière plus générale, Carol Gilligan faisait l'hypothèse qu'«il n'y a pas un seul mode d'expérience sociale et d'interprétation.» (1986: 31) Change alors ce qui y est mis en exergue, ce qui est retenu

comme important ou significatif ou simplement digne d'intérêt, les connexions qui sont établies pour aboutir à une certaine compréhension du cours du monde et des choses. Le regard jeté sur le passé tout comme l'installation dans le présent, serait différent dans son registre, son ton et sa direction. Le passé fut un présent en son temps, petite vérité qu'il faudrait non seulement revisiter mais essayer de prendre en compte pour l'écriture d'une histoire vivante, une histoire qui ne se contente pas de la dissection de cadavres. Dans la sélection de l'important, du pertinent, du significatif, il faut rendre mobilité et souffle aux acteurs pétrifiés dans des poses relevant souvent de la stéréotypie. Replacer la vie dans l'histoire.

Après avoir commencé cette tâche dans le sillage du grand ménage féministe, un vent de découragement semble balayer notre décennie. Les tempêtes de l'heure, celles qui vont encore alimenter une histoire des hauts faits qui ne sont souvent que de bas méfaits, gonflent les voiles de l'histoire avec des événements sanglants, des guerres, la misère instituée du monde et mettent du plomb dans l'aile de l'histoire des femmes, de la paix, de la vie. Les femmes elles-mêmes paraissent hésiter encore (de nouveau ?) à se mettre au travail d'écriture de leur histoire. Les obstacles extérieurs, matériels et concrets, sont importants certes, mais les psychologiques sont encore plus décourageants, comme la difficulté à se conformer aux modèles échafaudés sans elles et parfois contre elles. Quand les «oubliés» ou la malveillance sont trop mutilants, les outils de travail décidément trop inadéquats, les cadres, les normes et la prétendue neutralité par trop inconfortables, le repli ou la persistance dans le silence leur semble toujours préférable.

Une histoire des silences reste à écrire. Celle des femmes y trouverait peut-être un champ de prédilection, un chant dont la musique attend de nouveaux paroliers. Par exemple, Lejeune a fait moisson de journaux intimes féminins, ces agendas du moi qui se tarissent au sortir de la jeunesse, parfois de l'adolescence. Les voix se taisent. Il y a le silence sidéral et le silence mutique, le cri interrompu, le silence de la résistance, le silence de la *métis* grecque, le silence tactique et le silence du surcroît de violence. Dans le domaine de l'écriture de l'histoire, quand on lit les lignes consacrées aux femmes, un champ de recherche pourrait occuper fructueusement des équipes de chercheurs tant le matériau abonde : écrire une histoire du lacunisme, ce pays où sont fourbies les techniques – mais aussi les tactiques et les stratégies – de concision, d'évitement, d'effacement, de détachement voire de désintérêt. Là où le propos concerne les femmes, il y a tout lieu d'y trouver du lacunaire aussi. «Lacunes en Laconie» sonne comme un titre triste pour un épisode médiocre de film policier ; mais pour un ouvrage d'histoire ?

Dans notre rappel de quelques points de réflexion trop vite abandonnés, relevons l'image stéréotypée de la femme légendaire gardienne de la tradition. Revenons vite au pluriel salubre : les femmes en fait, maintiennent non des vestiges éculés du passé, mais ce qui perpétue la vie. Leur lutte désespérée contre les combats guerriers, leurs succès et leurs échecs par exemple, seraient une face d'histoire à écrire, ne serait-ce que pour les bienfaits d'un

changement d'air. Un exercice hautement hygiénique pour entrevoir une connaissance «humanisée» pourrait consister en un repérage dans les textes écrits par les hommes – les femmes dans la grande masse des écrits publiés n'ont effectué que de timides incursions, toutes récentes au demeurant si l'on se place sur le temps long – les bouffées de voix féminines. Elles oxygènent.

Pour écrire, il faut prendre la plume, les codes de la langue, le style et les mots pertinents. Ils sont forgés par des siècles d'édification et d'influences multiples. Le rôle et l'apport des femmes dans la construction du médium scripturaire restent à explorer. L'histoire de la rencontre de l'écriture et des femmes. J'écrivais un jour dans un coin de cahier : «Je vais prendre la plume mais j'ai de nouveau mal entre les épaules. On doit ressentir cela au moment d'endosser le manteau de quelqu'un d'autre. Vais-je écrire mes mots, être dans mon écriture ? Le doute n'est jamais entièrement levé.» Bien du temps a passé depuis. D'autres doutes ont remplacé les anciens. A lever celui-là, Michel de Certeau a contribué en disant des peuples colonisés : «Ils subvertissaient les rites, les lois, les représentations imposés, non pas en les refusant ou en les changeant, mais simplement en les consommant, c'est-à-dire en les utilisant à des fins et en fonction de références étrangères au système politique et social que, par ailleurs, ils ne pouvaient fuir. Ils restaient autres à l'intérieur même de l'ordre qui les assimilait extérieurement ; ils lui échappaient sans le quitter.» (1977: 25) Les femmes ne font point autrement.

L'école des filles et son histoire

Dans une cour de récréation ou un terrain de jeu, des garçons énergiques et heureux courent après le ballon... Une fille veut être de la partie... On ne peut pas la rejeter avec tout ce qui se dit aujourd'hui sur les rapports des sexes et tout ça... Le jeu reprend mais le charme est rompu. On fait relâche au moindre prétexte. Ce banal scénario pourrait être celui de maintes situations où se rencontrent hommes et femmes autour d'un projet à réaliser tous les deux, en commun ou séparément. Une attitude précautionneuse ou boudeuse consiste parfois à laisser aux femmes le soin de parler d'elles-mêmes puisque l'on a prétendu que quand les hommes parlent d'elles, ils en parlent mal. Clin d'œil vers la non-ingérence dans les affaires d'autrui, et ses apories.

Pourtant l'école, le monde qui touche les enfants, surtout les opérations requises pour leur socialisation secondaire, l'adolescence et la jeunesse, répugneraient moins aux chercheurs de tous bords. Force est de constater pourtant que l'histoire de l'enseignement féminin est encore bien peu élaborée. En France, quand on a lu Françoise Mayeur, le parcours est presque épuisé. Dans la recension de Compère en Europe, pour l'éducation au féminin il y aurait pourtant à répertorier une multitude de travaux à faire. Ses remarques inspirent de nombreuses pistes de recherche : par exemple, l'histoire de l'éducation à la tenue de maison : la broderie et le ravaudage ou l'école pour les femmes selon le niveau social ; la maternité des éducatrices

et l'école : la mère est l'éducatrice de ses filles et de ses tout jeunes fils mais à l'école la célibataire est longtemps restée l'éducatrice souhaitée ; l'histoire du temps d'école ; l'histoire des pensionnats... L'histoire de la mixité scolaire éclairerait les analyses sociologiques ou psychologiques entamées (cf. Zaidman 1996), avec son apparition, ses avances, ses reculs et ses éclipses, la mixité clandestine, ses causes et sa problématisation, faire ainsi l'histoire de la gestion des relations entre les filles et les garçons par l'école. Il est vrai que l'histoire des femmes a déjà fort à faire avec les questions soulevées par la condition féminine mais, dans ce créneau même, l'égalité face à la scolarisation est peu investiguée. Le passage historique de l'égalité formelle à l'égalité réelle, ses temps et ses rythmes sont loin d'être épuisés par la recherche historique.

Le vécu féminin de ces inégalités diverses sont repérables dans les histoires de vie qui les abordent, souvent sinon toujours, avec des réflexions élaborées ou incidentes. Quand des jeunes filles ou des femmes font leur autobiographie éducative ou quand elles racontent leurs années d'école, leurs propos témoignent de ce qu'elles pensent de ce que l'école a pensé pour elles, ce qu'elle leur a fait aussi. Parler de l'école sans retrouver les marques de son action sur les éducatibles-éduqués qu'elle a «traités» est une réduction dommageable, particulièrement en ce qui concerne les filles. Leurs joies, leurs griefs, leurs révoltes aussi doivent être entendus : ils animent l'histoire, l'étoffent et peuvent soit démystifier ou réhabiliter selon les cas. Les histoires de vie apportent un matériau dont les approximations, les mots, les oublis et les répétitions signifient et signent. Elles sont une source qui rendent possible ce que Jung appelle «la compréhension à l'aide de la vie» (1994: 22).

Vérité ou probabilité ?

Une particularité de la vérité, c'est d'être détenue. Eau vive, elle file entre les doigts mais quand on réussit à en saisir une goutte, on l'enferme et là, dans la claustration, peut s'enclencher l'opération altérante. La captive devient bientôt *ma* vérité donc une des vérités de ce bas monde mais le détenteur préfère souvent lui garder le label singulier des hautes sphères et la majuscule de la clôture: la Vérité. Celle de la proposition sans échappatoire, de l'imposition écrasante.

Ecrire l'histoire peut se ramener à une supercherie : celle de sembler se mettre dans la peau de l'autre alors que l'on ne s'est guère départi de la sienne. Ou, plus grave, de prétendre écrire *senza pelle*, hors de toute peau, hors de toute appartenance. Se situer, se déplacer vers la peau d'une personne s'opère avec l'idée, la «représentation» que l'on s'en fait, avec les préjugés et les stéréotypes qui façonnent nos opinions, qui les constituent pour une large part ou les influencent à tout le moins. Ce que l'historien restitue au lecteur, c'est ce qu'il a réussi à reconstruire dans une tentative plus ou moins heureuse de détachement, de distanciation, dans l'ambition d'une déprise de

soi : «L'objet historique n'est pas un en-soi préexistant mais un reconstruit à partir de traces passées et de points de vue présents. Et la vérité historique est à comprendre en termes de relativité et de probabilité. Elle est au moins double, faite d'information sur le passé et sur l'historien.» (Pineau & Le Grand 1993).

L'historien porte la responsabilité de son travail sur les traces du passé qu'il contribue en quelque sorte à faire perdurer. Il façonne le regard sur le présent et le futur de tous les crédules en quête d'une grille de lecture pour comprendre et interpréter. Si l'efficacité exige la distance à soi qui implique, pour l'historien comme pour tout chercheur en vérité, d'essayer de se déprendre de soi, ceux qui abordent des champs où les protagonistes sont femmes se doivent d'être vigilants et soupçonneux à plus d'un titre. La clairvoyance est alors requise dans son sens composé de voyance et de clarté, de bien voir pour éclairer, soi et les autres.

Ce texte pourrait se lire comme un plaidoyer pour une histoire interculturelle et multiculturelle de l'humanité. Une histoire décidée à accueillir tous ses acteurs, faire l'effort d'entendre toutes les interprétations, les témoignages, même et surtout s'ils sont offerts dans des langages différents. Une histoire qui ne se satisfait pas d'un seul regard – le patriarcal par exemple – mais qui ferait de lui un cas de figure parmi d'autres dans la diversité des voix. Une fois écoutés les clairs, les vociférations, les invectives, la force brute, il y a encore place pour une histoire enrichie, pour des interrogations nouvelles. Non pas une zone entre chien et loup, tiède et incolore, crépusculaire et brumeuse, édulcorée ou dédaignée, mais une histoire des cultures qui s'éclairent dans leurs relations dynamiques et saines, et d'abord les masculines et les féminines pour ne citer que celles-là, cultures repérées, investiguées, informées et assumées. L'éthique de la convivialité y trouvera feu et lieu.

Références bibliographiques

- Belkaïd, Malika (1996). *Histoires de vie pour une histoire de l'éducation. Des Algériennes à l'Ecole normale*, thèse de doctorat en sciences de l'éducation, Université de Genève.
- Chanfrault-Ducret, Marie-Françoise (1991). Narrative Structures, Social Models, and Symbolic Representation in the Life Story. In: Sherna Berger Gluck & Daphne Patai (Ed.), *Women's Words, Feminist Practice of Oral History* (pp. 63-77). New York and London, Routledge.
- Compère, Marie-Madeleine (1995). *L'Histoire de l'éducation en Europe*, Berne et Paris, Lang-INRP.
- De Certeau, Michel (1980). *L'Invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Folio.
- Duby, Georges & Perrot, Michelle (1990). *Histoire des femmes en Occident*, Paris, Plon.
- Gilligan, Carol (1982). *In a Different Voice*, Harvard University. [Traduction française (1986). *Une si grande différence*, Paris, Flammarion.]
- Joutard, Philippe (1983). *Ces voix qui nous viennent du passé*, Paris, Hachette.
- Jung, Carl Gustav ((1994). *Commentaire sur le mystère de la fleur d'or*, Paris, Albin Michel (1ère éd. 1971).
- Ozouf, Jacques & Ozouf, Mona (1994). *La République des instituteurs*, Paris, Gallimard/Seuil.
- Perrot, Michelle (1984). *Une histoire des femmes est-elle possible ?* Marseille, Paris, Rivages.
- Pineau, Gaston & Le Grand, Michel (1993). *Les Histoires de vie*, Paris, PUF.
- Zaidman, Claude (1996). *La Mixité à l'école primaire*, Paris, L'Harmattan.

Das Leben in Geschichten

Zusammenfassung

Frauengeschichte zu schreiben ist mit verschiedenen Schwierigkeiten verbunden, zu denen auch das Erstellen einer Dokumentation für die Forschungsarbeit gehört. Für den Historiker ist das Dokument die Basis, ohne die weder Argumentation noch zuverlässige Auslegung der Vergangenheit möglich ist. Die biographische Methode, das Einbeziehen von Lebensgeschichten, öffnet ein historiographisches Feld, das sich reich an Indizien für die Geschichtsschreibung erweist. Der Beitrag der Lebensgeschichten zur Frauengeschichte und -erziehung wird in diesem Artikel unter dem Gesichtspunkt der direkten Überlieferung, der Transkription des Gesagten und der Analyse dieses besonderen Materials angegangen. Der Artikel öffnete auch Perspektiven für weitere Forschungsthemen zur femininen Erziehung.

Racconti di vita nella ricerca storica

Riassunto

La scrittura della storia al femminile incontra difficoltà di vario ordine. Per esempio, gli storici considerano che i documenti siano la base indispensabile per costruire un'argomentazione e per interpretare in modo affidabile il passato più o meno recente. Le biografie sono utili per la raccolta di indizi e per fornire elementi alla scrittura della storia. In questo articolo si discute proprio il contributo che le biografie possono dare alla storiografia delle donne e della loro educazione. In particolare si tematizzano il racconto, il dialogo e l'evocazione del vissuto personale.

History and life stories

Summary

Writing women's history is a painstaking enterprise. One of its numerous difficulties resides in the scarcity and the particularities of those basic documents necessary for working on reliable arguments and interpretations about the past. The biography method with its explorations through life stories opens an interesting field in historiography for it provides indicators and criteria useful to write history. Life stories and their participation in women's history and in the history of their education are investigated here together with the specificities of direct speech, its transcription into written texts, and the analysis work required for this particular documents. Furthermore, a few research topics are suggested for future writings in the history of feminine education.